

Harold Cobert, *Un hiver avec Baudelaire*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009.

IL ÉTAIT UNE FOIS

LA RUE EST DÉSERTE. POURTANT, L'AIR EST ENCORE DOUX. Les soirées et les nuits restent fraîches, mais elles se gorgent de plus en plus de la tiède luminosité du jour. C'est un soir de mai, début mai, au crépuscule tendre.

La journée du dimanche s'achève. Les ombres s'allongent et s'étirent avec la mélancolie d'un week-end qui, déjà, s'enfuit de cette petite banlieue pavillonnaire en périphérie de la capitale.

Des fenêtres entrouvertes filtrent les bruits de ces existences qui se croisent tous les jours, en lignes brisées, sans jamais vraiment se rencontrer au-delà d'une politesse de voisinage ou de l'indifférence urbaine. Ils s'échappent en spirales désordonnées, tourbillonnent un instant au-dessus du bitume et montent dans le ciel se mêler au vrombissement indistinct et étouffé de la ville. Là, des bribes de conversations percent la voix de la présentatrice du 20 heures. En face, une machine à laver ronronne en rinçant le linge de la semaine passée. Plus loin, des enfants courent dans le salon en riant tandis que, penchée sur la table de la cuisine, leur mère noie un célibat subit et des fins de mois difficiles au fond d'un verre de vodka. À côté, des jeunes mariés font l'amour. Quelques maisons plus bas, une femme trompe son mari parti en déplacement. Un peu plus haut, un couple cuisine. Un autre se querelle pour une soupe trop salée. Un autre dîne en tête à tête, chacun perdu dans des pensées, ne partageant plus que des préoccupations liées aux factures du ménage.

Toutes ces vies bruyantes se fondent l'une dans l'autre en un brouhaha sourd qui fait office de silence. Dans cet entrelacs sonore, personne n'entend les cris de cette famille qui se déchire, ni les gémissements de la ceinture de cet homme qui s'offre le plaisir d'une petite bastonnade conjugale et dominicale, ni la voix de Philippe qui, assis sur le bord du lit de sa fille, murmure un apaisant « Il était une fois... ».

LE PRINCE DES ÉTOILES
ET LA PRINCESSE DE L'AURORE

CLAIRE A LES YEUX FERMÉS. SA RESPIRATION EST PAISIBLE, régulière. Philippe pose ses mains sur les genoux, bascule lentement le poids de son corps sur ses cuisses, se lève avec précaution et fait quelques pas vers la porte de la chambre.

– Papa ?

Philippe se retourne, revient jusqu'au lit de sa fille, lui caresse doucement les cheveux.

– Dors, ma princesse...

– Encore une histoire...

– Il est tard, tu as école demain...

– Mais euh, j'ai six ans et demi !

– Justement, une grande fille comme toi a besoin de force pour bien travailler...

– S'il te plaît papa...

Philippe jette un coup d'œil en direction de la porte entrouverte, soupire, se rassoit sur le bord du lit.

– Alors juste une, et une petite, parce que sinon c'est papa qui va se faire gronder par maman !

Retenant leur rire, chacun fait « chut ! » à l'autre en barrant ses lèvres de son index.

– *Le Prince des Étoiles et la princesse de l'Aurore !*

– Encore ?

– Oui !

– Mais je te l'ai déjà racontée tout à l'heure !

– Papa...

Philippe scrute le visage de sa fille, sourit à son regard brillant d'impatience. Les enfants aiment qu'on leur raconte la même histoire. La trame, balisée maintes fois, les berce et les enveloppe comme un édredon épais et rassurant.

– Bon, d'accord...

Claire prend la main de son père.

– Papa ?

– Oui, ma princesse ?

– Tu vas pas nous oublier quand tu seras parti ?

– Mais quelle idée ! Jamais ! Et puis je ne serai parti que quelques semaines...

– Combien ?

Un demi-sourire sans conviction lézarde le visage de Philippe.

– Pas longtemps...

Claire a une moue renfrognée.

– Je téléphonerai tous les soirs pour te raconter une histoire.

Les yeux de sa fille trépignent.

– Tu promets ?

– Promis.

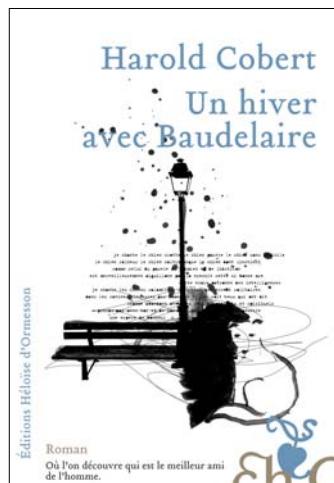
Claire se tortille sous la couette et ferme les yeux. Philippe la dévisage un instant et entame une nouvelle fois les premiers mots de ce conte que lui racontait sa grand-mère quand il avait l'âge de sa fille.

– Il y a très longtemps, selon une légende très ancienne, les étoiles n'existaient pas. La nuit, le ciel était noir comme de l'encre. C'était le territoire des dieux et des esprits malins, interdit aux hommes. Le crépuscule tombé, plus personne ne sortait de chez soi, car une guerre farouche faisait rage entre les puissances du ciel et celles des enfers. Personne, à l'exception d'un jeune homme et d'une jeune fille. Ils s'aimaient, mais appartenaient à deux villages ennemis. Lorsqu'ils étaient ensemble, leur bonheur était tel qu'ils devenaient lumineux, et cette lumière troubloit l'obscurité et les plans des luttes divines. Une trêve exceptionnelle fut décrétée entre les forces célestes et les forces souterraines. Elles s'allierent pour capturer les deux amoureux. Elles les séparèrent. Le jeune homme fut emprisonné dans le ciel et la nuit ; la jeune fille condamnée à ne vivre que sur la terre et dans le jour. Le jeune homme pleura tellement que ses larmes percèrent le rideau nocturne de petits accrocs scintillants qui devinrent les étoiles. Par ces brèches étincelantes, il scrutait sans relâche la surface du globe pour tenter d'apercevoir sa bien-aimée. Celle-ci se levait avec l'aurore et, pendant les quelques minutes où les étoiles s'effacent lentement de la pâleur du ciel, elle fixait à s'en étourdir, sans jamais ciller, les mille yeux de son amoureux. Ses pleurs inondaient alors le monde d'une fine pellicule qu'on appelle aujourd'hui la rosée.

À la fin de l'histoire, Philippe contemple le visage endormi de sa fille en clignant nerveusement des paupières.

– Dors, ma princesse, les étoiles veillent sur toi...

Il retire délicatement sa main de celle de Claire, caresse une dernière fois ses cheveux étalés en désordre sur l'oreiller, se lève en silence et quitte la chambre.



Harold Cobert, *Un hiver avec Baudelaire*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 | www.heloisedormesson.com
272 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-115-8
Distribution/diffusion Interforum